

De l'espace public rêvé (ou pourquoi fustige-t-on *Tout le monde en parle?*)

Médiane (magazine philosophique). N^o 2, dossier « Penser les médias »

Hors champ (revue électronique), rubrique « Médias et société »

Martine-Emmanuelle Lapointe

Number 219, March–April 2008

Les médias pensent-ils?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16977ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lapointe, M.-E. (2008). De l'espace public rêvé (ou pourquoi fustige-t-on *Tout le monde en parle?*) / *Médiane* (magazine philosophique). N^o 2, dossier « Penser les médias » / *Hors champ* (revue électronique), rubrique « Médias et société ». *Spirale*, (219), 29–30.

De l'espace public rêvé (ou pourquoi fustige-t-on *Tout le monde en parle?*)

MÉDIANE
(magazine philosophique)
N° 2, dossier « Penser les médias »

HORS CHAMP (revue électronique)
rubrique « Médias et société »

par MARTINE-EMMANUELLE LAPOINTE

Le dossier « Penser les médias » du magazine philosophique québécois *Médiane* comme la rubrique « Médias et société » de la revue *Hors champ* sont traversés par le désir diffus d'un espace public qui ne reposerait pas uniquement sur le monopole des médias de masse ou sur une forme d'univocité idéologique faussement pluraliste. La communauté médiatique dont rêvent leurs auteurs offrirait des échanges et des débats véritables et serait le miroir d'une démocratie libérale permettant l'exercice d'une pensée autonome. Une telle projection, on s'en doute, tient davantage de l'idéal que de la réalité et apparaît à la fois comme le spectre, vaguement nostalgique, d'une époque révolue — mais laquelle, se demande-t-on? — et d'une promesse non tenue. Néanmoins, il me semble essentiel de réfléchir à partir de cet idéal, question de rompre peut-être avec le pragmatisme ambiant. Faute de trouver facilement des émissions grand public où l'on pense, on dénicherait sans trop de mal des publications (pas si inaccessibles d'ailleurs) qui pensent les médias et proposent par là même une critique parfois aussi féroce que lucide de l'esprit contemporain.

Énonçons d'emblée un paradoxe, creusé et retourné par les auteurs des deux publications : les médias, ceux de masse plus particulièrement, prétendent s'adresser à *tout le monde* — aux *people*, pour reprendre le fameux mot anglais. Ils distinguent pourtant au sein de ce *tout le monde* des publics clairement circonscrits qui répondront à leur appel à différentes heures du jour. En témoigne d'ailleurs la multiplication des chaînes spécialisées qui pratiquent une division des thèmes et des genres en respectant différents profils socioculturels, générationnels ou sexuels. Qui jardine, qui cuisine, qui magasine; qui s'intéresse aux sports et aux actualités; qui préfère les dessins animés et les marionnettes géantes; qui valorise les arts et la littérature; qui écoute de la musique rock, country ou pop. Or cette mise en scène de l'espace public reconduit forcément une vision stéréotypée et compartimentée de la société contemporaine, érigeant des barrières entre les différents groupes et annulant ainsi toute possibilité de discussions. Comment s'étonner dès lors des critiques que suscite une telle vision de la communauté? Qui est ce *tout le monde* auquel on attribue trop souvent le privilège du sens commun et du principe de réalité?

De l'espace public aux espaces privés

Paru au printemps 2007, « Penser les médias » est le deuxième numéro du magazine philosophique québécois *Médiane*. Comme son titre l'indique, le dossier donne davantage dans l'analyse que dans la vitupération ou la chronique d'humeur et cherche à présenter une vue nuancée du paysage médiatique contemporain. Parmi les collaborateurs, on retrouve notamment des gens des milieux télévisuel et journalistique (Madeleine Gagnon, Normand Baillargeon), des théoriciens des médias (Edward S. Hermann), des professeurs et des écrivains (Marc-François Bernier, René Bolduc, Marc Chabot, Claude Cossette, Hervé Fischer, Alain Létourneau, Erwann Sommerer). Passant de la publicité à la post-littérature, de l'éthique journalistique à la mise en scène de la figure du philosophe dans les émissions télévisées ou au troublant spectacle de l'altérité, les auteurs adoptent des points de vue plutôt convergents et s'interrogent tour à tour sur les possibilités et les contraintes médiatiques ainsi que sur la relation essentielle qu'entretient le public avec les médias.

De manière générale, c'est autour de la question de la responsabilité des médias que s'articulent les critiques formulées par les auteurs. Privilégiant une solution concrète, Normand Baillargeon suggère de mettre sur pied un Observatoire des médias, « *citoyen et non partisan* » afin de contrer « *déformations, partis pris, biais, mensonges et omissions* ». Marc Chabot, quant à lui, s'inquiète de la montée grandissante de l'opinion, voire de l'absence de valeurs, de maîtres et d'auteurs dans l'espace public : « *[ne] plus reconnaître des autorités, certains maîtres, certains auteurs, est une chose, mais doit-on éliminer toutes les autorités pour autant? Reconnaître à tous le droit de dire et de penser, cela ne signifie pas que tout ce qui se dit est vérité* ». Bertrand Guibord s'en prend à la compartimentation de l'espace public, affirmant que « *le fait de se trouver enfermé dans des "chapelles idéologiques", de ne s'identifier qu'à des gens partageant avec nous des intérêts et des points de vue précis et spécifiques n'est pas sans conséquence sur la cohésion sociale [...]* ». Ces propos sont d'ailleurs repris dans le très éclairant article d'Erwann Sommerer « *Le spectacle de la contingence. Sur la consommation médiatique et éthique de l'altérité* ». L'auteur y montre comment « *le spectacle de l'autre* » mène à « *la contemplation de soi* » car « *à force de trop percevoir l'autre, on commencerait à le perdre en tant que tel. L'immédiateté annulerait la rencontre; l'écran serait sur le point de tuer l'éthique et son prolongement politique* ».

Au fil des articles, sont réitérés deux constats interdépendants : dans un monde médiatique qui valorise l'immédiateté de la sensation et les coups de gueule opiniâtres, la mémoire et la distance sont irrémédiablement menacées, remplacées par le culte du ressentir et de l'émotionnel; le politique et la solidarité historique et sociale sont ainsi évacués au profit d'une forme particulière de représentation collective. En somme, *tout le monde* n'est plus guère composé que d'*ego* opinant, ressentant et s'admirant dans une absence presque absolue de perspective et d'horizon. Ces constats, que l'on pourrait qualifier de désenchantés, n'en demeurent pas moins formulés d'une manière nuancée (voire distanciée) qui tranche à certains égards avec la (saine) colère de certains auteurs de la revue *Hors champ*.

La revue électronique *Hors champ* (rattachée au Centre de recherche sur l'intermédialité de l'Université de Montréal) propose, en marge de ses critiques ►

cinématographiques au sens strict, des analyses ponctuelles des rapports entre médias et société. Depuis la fin des années 1990, les auteurs de la rubrique « Médias et société » s'intéressent à différents phénomènes médiatiques, de la publicité *bien-pensante* à la télé-réalité, en passant par la célèbre version québécoise de *Tout le monde en parle*. Sans doute plus catastrophiste que celle de la revue *Médiane*, la vision de l'espace public médiatique proposée ici constitue un lieu où domine un faux égalitarisme, une absence de jugement et d'échelle des valeurs et, surtout, un culte de la personnalité qui confine le plus souvent au narcissisme. Dans son article « Médias et postmodernité I: La perte du réel » paru en octobre 2007, Yannick Rolandeau écrit même: « celui qui n'aurait pas la larme à l'œil devant tant de catéchisme humanitaire serait un monstre », ajoutant que la sphère privée a envahi la sphère publique. À la lecture des textes réunis dans la rubrique « Médias et société », on est séduit (ou non) par la vigueur des réflexions qui reposent à la fois sur des analyses incisives et étoffées de la culture contemporaine et sur un ton emporté, parfois furieusement dénonciateur, rappelant sans doute la posture des premiers critiques des *Cahiers du cinéma*. Loin des compromis, les auteurs fustigent et jugent intelligemment les dérives des discours ambiants. Le titre de la revue est à cet égard éloquent: les collaborateurs se tiennent en effet dans une sorte de hors champ, voix lointaines et solitaires, chantres d'une culture menacée de disparition.

Tout le monde en parle

Au sein des deux publications, une émission grand public devient d'ailleurs le symptôme ou l'emblème de l'érosion de la pensée dans l'espace médiatique contemporain. Chez les rédacteurs de *Médiane* qui ont pour la plupart adopté une large perspective, *Tout le monde en parle* est parfois évoqué au détour d'une phrase, incarnant à elle seule plusieurs des problèmes analysés. « On s'offre en pâture à l'audimat, il n'y a plus qu'un lot d'opinions sans réflexions. Si jamais une idée ose se pointer, elle ne pourra survivre aux rires du nombre », affirme Marc Chabot. « On en parle, tout le monde en parle, il faut donc en parler. Le bavardage est ici élevé au rang d'art suprême », ajoute René Bolduc. Ce n'est pas tant le format de l'émission — vu et revu maintes fois au petit écran avant que Guy A. n'ait la très originale idée de racheter le concept français — qui attise les critiques, mais plutôt l'esprit de clocher vaguement condescendant animant les créateurs d'une émission qui a la prétention de parler au nom de *tout le monde*. Qui est ce fameux *tout le monde*? En quoi les confessions d'une chanteuse ou les propos misogynes ou vaguement xénophobes d'un humoriste à la mode peuvent-ils tenir lieu de discours, de pensée? Comment réconcilier ce défilé d'ego, de *talents* (on en a tellement au Québec), et le devoir de représentativité que s'octroie ceux qui soutiennent fermement mener des débats spontanés sur la place publique?

Ces apories sont sévèrement considérées par les rédacteurs de *Hors champ* au lendemain de l'émission diffusée le 24 septembre 2006. Lors de cette émission, le réalisateur du film *Cheech*, Patrice Sauvé, et l'un de ses comédiens, Patrice Robitaille,

avaient affirmé que leur film avait été incompris et sauvagement éreinté par une critique qui préférerait le « cinéma [...] d'auteur plate » au « bon storytelling », égratignant au passage *Le goût de la cerise* d'Abbas Kiarostami et le cinéma québécois des années 1960 et 1970. À la suite de cet incident, trois articles, écrits respectivement par Gérard Grugeau, André Habib et Simon Galiero, paraissent dans les pages de *Hors champ* et mettent clairement au jour le mépris et l'ignorance que voilent à peine les propos badins et les échanges de blagues: « derrière tous ces propos se cache une haine sourde envers tout ce qui semble dépasser l'intimité de la "grande famille" rassurante de la télé et du cinéma au Québec, un mépris violent également pour ceux qui constituent à leurs yeux une élite déconnectée de la "vraie vie", des "vraies affaires", du "vrai cinéma", de la "bonne télé": car les mêmes qui ont décerné la Palme au Goût de la cerise sont évidemment, après tout, ceux qui ont dit du mal de Cheech (Lussier, Bilodeau, Provencher) » (André Habib). Comme le remarque André Habib, un anti-intellectualisme évident se dégage des propos de Sauvé et de Robitaille. J'ajouterais cependant que cet exemple, parmi plusieurs autres, dévoile également les dangers insidieux d'une émission qui dit représenter *tout le monde*. Ce mépris envers les intellectuels, cette manière de se justifier en dénigrant le travail, pourtant reconnu, d'autrui (et en n'arrivant qu'à le qualifier de « plate »), cette légèreté sans réel argument qui masque les critiques les plus mesquines me semblent excessivement litigieux. Là, on s'en prenait au cinéma (ce qui s'avère déjà grave). Mais qu'en est-il lorsque la question débattue est celle des accommodements raisonnables? À quelles dérives devons-nous assister? Je vous laisse répondre à la question...

La posture inconfortable de l'intellectuel

S'il n'y a rien de plus discutabile que de séparer les cultures savante et populaire comme l'affirment certains rédacteurs du présent dossier, il n'y a rien de plus facile que de renvoyer l'intellectuel ou le critique à sa tour d'ivoire — ou à son département universitaire — en l'accusant de ne rien entendre aux rumeurs médiatiques, à ce dont *tout le monde parle*. Les rédacteurs de *Médiane* et de *Hors champ* savent sans doute eux aussi apprécier certains divertissements populaires (au sens strict et sans vilain parti pris idéologique, soit « très écouté ou regardé »). Mais l'idée n'est pas tant d'accepter ou de rejeter toute la culture médiatique que d'éviter de pratiquer la confusion des genres. *Tout le monde en parle* n'est pas une émission sérieuse de débats; *Ça manque à ma culture* ne présente pas de réelles critiques des objets culturels qu'elle recense, tout comme les défuntés émissions radiophoniques *Passages* et *Paysages littéraires* n'étaient destinées qu'à une poignée de fidèles. L'espace public rêvé par *Médiane* et *Hors champ* n'existera peut-être jamais. Il convient tout de même de rappeler à *tout le monde* que les médias — s'ils prétendent réellement au pluralisme — devraient tolérer l'existence de ce qui ne plaît pas forcément à *tout le monde* (et vice-versa).

Qu'Internet permette à des revues comme *Hors champ* ou *Alternatives* ou encore au *Réseau des médias alternatifs* de toucher un vaste public a de quoi nous réjouir. Mais encore une fois, cette présence demeure timide et marginale, à l'image de la fameuse tour d'ivoire que l'on écarte de plus en plus parce qu'elle s'avère menaçante, jetant son ombre sur ce que *tout le monde* vit et pense. À quand une émission de critique cinématographique diffusée à Radio-Canada ou à Télé-Québec qui réunirait les rédacteurs de *Hors champ*? Ou une émission culturelle qui pourrait reprendre les contenus de Radio Spirale. Vœux pieux... Mais laissez-moi rêver un peu. ☺